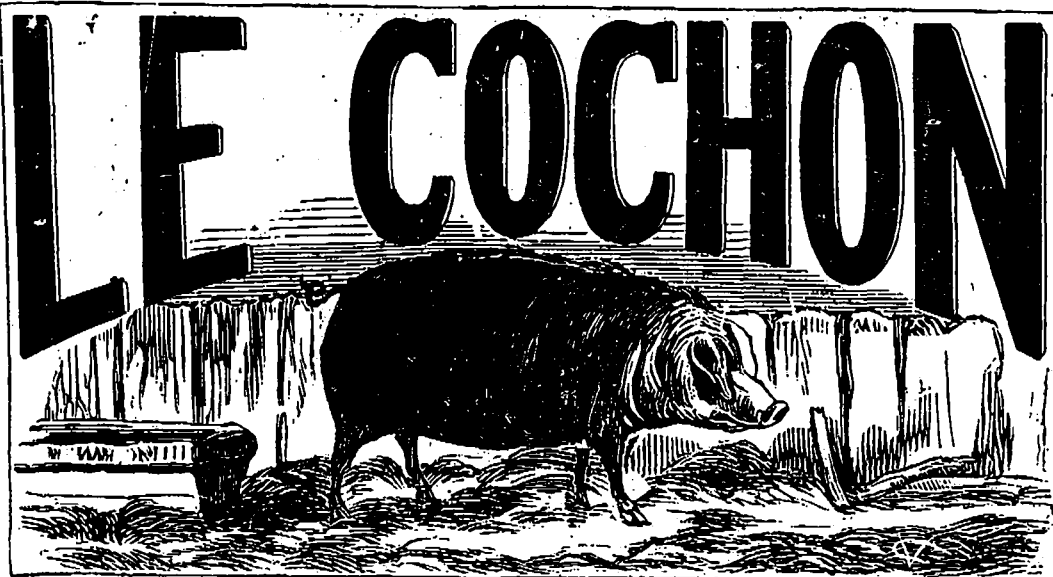


CONDITIONS.

ABONNEMENT:

Un an.....\$1.00
Six mois..... 0.75
Un-numéro.... 0.01

L'abonnement est strictement payable d'avance.



JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ.

CONDITIONS.

ANNONCES:

Par ligne
Première insertion, 10 cts.
Ins. subséquentes, 5 "

Remises libérales aux annonceurs à long termes.



VOL. I.

MORISSETTE & CIE., EDITEURS-PROPRIÉTAIRES.

No. 2.

Feuilleton du "Cochon."

TRISTAN.

PAR
RAOUL DE NAVERY.

CHAP. I.—Suite.

Il allait entrer au collège. Ce mot n'avait guère de signification pour lui. Il comprit vaguement qu'un collège était un lieu dans lequel on réunissait un certain nombre de jeunes gens pour leur enseigner ce que ne savent pas les maîtres d'école de village. Et comme le travail était sa plus grande joie, il ne s'affligea nullement de ce changement de situation. Quand il alla dire adieu au curé, celui-ci le pressa dans ses bras avec une tendresse compatissante. —Pauvre enfant! dit-il, pauvre enfant! —Vous me trouvez malheureux parce que je n'ai pas de mère? demanda Tristan. —Oui, mon ami, et ensuite parce que la vie est rude pour tous! Hélas! elle le sera doublement pour toi. Quand tu pleureras, tu ne pourras te jeter sur un cœur ami; quand tu souffriras, à qui le diras-tu? Tristan, souviens-toi de ce mot, et grave-le dans ta mémoire, tu es seul, bien seul au monde, tu n'as et n'auras peut-être d'autre ami, d'autre soutien que le crucifix! Ne le bannis jamais... —Toute ma famille est donc morte? demanda Tristan. —Tu n'as pas de famille. —Qui paiera ma dépense au collège? —Je l'ignore, le proviseur l'accepte, cela doit te suffire. Tristan baissa la tête. —Vous aviez raison de le dire tout à l'heure, monsieur le curé je suis et serai malheureux! —Dieu te fera ta part de vent et de froidure, tu n'auras jamais à souffrir que tu ne pourras supporter...arme toi

de courage... Un collège, mon enfant, c'est la société en petit. Tu y trouveras des orgueilleux, des médisants, des méchants, tu y auras des ennemis et les amis y seront rares. On enviera tes succès et on tentera de t'humilier par plus d'un côté. Laisse dire Tristan. Tu vas faire ton apprentissage de la vie humaine, façonner ton caractère, acquérir la science élémentaire, te lier à un professeur, et t'accoutumer au labeur. Fais ce que tu devras et ne te plains jamais. La fierté ne sied à personne, de ta part elle serait déplacée. Garde la dignité du silence; sois le plus travailleur, le plus zélé, le plus piocheur, pour me servir d'un mot qui caractérise bien ce que j'attends de toi; et puis, mon cher enfant, à la grâce de Dieu! Il t'a aidé jusqu'à ce jour, prie afin qu'il te soutienne encore. Tristan arriva au Havre vers le soir. Il entra dans le port des hautes mâtures des navires; il promena son regard sur l'étendue immense de la mer et comme rassuré par ce voisinage, il entra résolument dans la cour du collège, guidé par le concierge, et suivi du fermier Thomas. Le proviseur était un petit homme rieur, replet, aimable, grisonnant, cirant ses moustaches, et frottant souvent ses mains dont il avait un soin spécial. Thomas passa dans son cabinet sur un signe, et Tristan demeura dans une vaste pièce aménagée en bureau. Plusieurs tables diversement placées, couvertes de papiers écrasés par des bronzes et des marbres, des pupitres, des gros livres, attendaient l'économiste, le secrétaire et le sous-secrétaire. Un meuble à casier et une bibliothèque occupaient deux vastes emplacements. Les murailles étaient garnies de dessins au crayon noir, ou à l'estampe, de guaches, de lavis, d'aquarelles encadrées, de peintures, de moulages, souvenirs laissés par des élèves reconnaissants. Le meuble de tapisserie, les coiffes au crochet, les écrans ou petit point étaient évidemment l'œuvre de mères et de sœurs désireuses de remercier monsieur le proviseur de ses bons soins et des accessits donnés à un méchant

bambin destiné souvent à faire le malheur de toute une famille. Tristan se sentit impressionné par la solennelle disposition de cette pièce et par le silence qui régnait autour de lui. Il se disait qu'à cette heure, dans la vallée d'Ange, les troupeaux mugissaient dans les prairies avant de s'étaler paresseusement sur l'herbe molle, grasse et humide, que les vaches et les ânes Angelus tintaient dans les éclochers, que la voix des bouviers renvoyait des échos sonores, et que le long des chemins l'on sentait les doux parfums des pommes mûres, des coings dorés, des nêf es brunes. Pour se consoler il avait besoin de songer à la mer qu'il avait tout près, mugissant et soumise, bleue comme le ciel, sombre comme les abîmes. D'ailleurs, Thomas quitta le cabinet du proviseur en saluant à reculons. M. Remonget serrait des papiers dans un portefeuille. —Eh bien! au revoir père Thomas, dit-il, soyez sûr que ce jeune garçon est en bonnes mains. Je ne suis pas un ogre, moi! J'applique le moins de férule possible, et je ne suis point prodigier de punitions! Si Tristan est docile et qu'il travaille bien, j'en ferai un des nôtres de mon lycée. Je le formerai d'après son aptitude particulière et il me fera honneur. Quand vous viendrez au Havre, l'on vous recevra toujours bien, soignez-vous en! —Allons, dit Thomas à Tristan, voilà pas moins de bonnes paroles que M. Remonget veut bien te dire; obéis-lui comme à ton maître, aime-le, il sera bon pour toi; ne nous oublie pas, car, quoique ni Phrasie ni moi nous ne t'ayons pas fait grande amitié, nous éprouvions pourtant pour toi une sorte de tendresse. Tu n'as jamais été méchant! Et si ton humeur était songeuse, il n'y avait pas de ta fuite... Quand je passerai par la ville, puisque monsieur le permet, je t'apporterai des bourdins et des pommes, et toi quasiment aux vacances, tu reprendras le chemin de la ferme. Tristan sauta au cou de Thomas. Le fermier descendit, et l'enfant resté seul avec le proviseur fut emmené dans

un salon moins officiel, chauffé, quoique la saison fût peu avancée, et là il se trouva en présence de madame et de mesdemoiselles Remonget. —Voilà l'enfant, dit le proviseur en conduisant Tristan à sa femme. Madame Remonget était blonde, mince, sèche, triste, un type de provinciale avare, curieuse et médisante. Elle avait deux filles: Catherine, bouche rose, tête de Greuze et cœur d'or, et Ludmille, malade et pâle, portant déjà sur son visage les traces des souffrances qui lui défendaient l'espérance de vivre. On fit prendre à Tristan une tasse de thé. Le proviseur l'interrogea sur ses études et le trouva plus avancé qu'il n'eût cru. Madame Remonget le questionna sur ses habitudes, sur son maître Thomas, sur Phrasie. A leur tour, Ludmille et Catherine voulurent savoir à quoi il passait ses journées. Il dut leur raconter qu'il pêchait dans les ruisseaux des truites excellentes, qu'il tendait des filets pour les oiseaux et préparait des collets pour les lapins. Il prouva qu'il connaissait les gibiers, les oiseaux, les papillons et les fleurs de sa vallée; et le pauvre Tristan rechauffé pour une heure à ce foyer, gagné par les politesses de convention du proviseur, charmé par les naïves causeries des jeunes filles, se dit qu'il serait tout à fait heureux au collège, pourvu qu'on lui permit souvent de voir la mer. M. Remonget lui frappa amicalement sur la joue, madame Remonget l'embrassa, Catherine lui donna un sac de bonbons, Ludmille lui serra la main, et ce fut le cœur rempli d'une douce espérance que l'enfant, conduit par le proviseur, entra dans le dortoir, et se coucha dans un petit lit préparé d'avance. Il dort peu, néanmoins, et, pendant son sommeil, ses rêves l'ayant transporté à l'ombre des grands pommiers du verger, il étouffa un cri d'étonnement quand le son d'une cloche l'arrachant brusquement à ses songes, il vit, en ouvrant les yeux, une vaste salle occu-